



Jeanne Cuisinier

Ce que j'ai vu en Malaisie Une ethnographe sur les ondes, 1934-1938

Presses de l'Inalco

Préface

Frédéric Laplanche

DOI : 10.4000/books.pressesimalco.46908

Éditeur : Presses de l'Inalco

Lieu d'édition : Presses Inalco

Année d'édition : 2023

Date de mise en ligne : 16 juin 2023

Collection : AsieS

EAN électronique : 9782858314270



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2023

Référence électronique

LAPLANCHE, Frédéric. *Préface* In : *Ce que j'ai vu en Malaisie : Une ethnographe sur les ondes, 1934-1938* [en ligne]. Presses Inalco : Presses de l'Inalco, 2023 (généré le 18 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesimalco/46908>>. ISBN : 9782858314270. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesimalco.46908>.

PRÉFACE

Frédéric Laplanche

Diplomate, ancien ambassadeur de France en Malaisie (2017-2020)

Lire aujourd'hui ces textes de Jeanne Cuisinier, c'est à la fois se plonger dans la Malaisie des années 1930, et redécouvrir l'histoire de l'aventure ethnographique française, avec près d'un siècle de recul. Jeanne Cuisinier était une ethnographe farouchement indépendante, se laissant guider avant tout par les peuples qu'elle étudiait, tâchant de ne s'enfermer dans aucune théorie préétablie, et s'efforçant de décrire les phénomènes qu'elle observait et de les comprendre au sens étymologique du mot, c'est-à-dire avec une très forte dose d'empathie et de bienveillance pour ses sujets d'observation. Beaucoup de ces caractéristiques lui sont communes avec la génération d'ethnographes à laquelle elle appartenait, formée notamment par Marcel Mauss et Paul Rivet, et dans laquelle on trouve d'autres figures célèbres comme Germaine Tillion.

On saisit en quelques phrases la motivation fondamentale de cette génération de scientifiques en lisant la présentation de la collection « L'espèce humaine » de Gallimard, fondée en 1937 et dirigée par Michel Leiris, lui aussi membre de ce groupe¹ :

À quelque race qu'ils se rattachent, en quelque langue que la pensée s'y exprime et quels que soient les traits de leur civilisation, les groupes humains qui peuplent aujourd'hui la terre appartiennent à une même espèce dont les manières d'être ne diffèrent, d'une société à une autre, que dans la mesure où chacun de ces groupes a vécu, au cours de son histoire, des expériences qui lui sont particulières.

S'intéressant de préférence – mais non exclusivement – à ceux d'entre ces groupes qui sont restés, au moins quant à leur culture traditionnelle, en marge de l'industrialisation moderne, l'ethnologie décrit des collectivités dont l'existence se règle sur d'autres normes que les nôtres, et il en résulte pour nous, avec la ruine de nombre de préjugés relatifs aux populations lointaines, la nécessité de porter sur notre propre civilisation un jugement plus modeste.

1. Ces lignes non signées figurent en dernière page de CUISINIER, 1957.

LE PREMIER TERRAIN D'UNE ETHNOGRAPHE PROFESSIONNELLE

Jeanne Cuisinier est née en 1890 à Neuilly-sur-Seine, dans une famille aisée. Son père, rentier, a bénéficié de l'héritage de ses parents, propriétaires d'une charcuterie à Paris. Sa mère, Belge, fille de cabaretiers de Bruxelles, vit aussi de ses rentes. Jeanne va grandir à Bruxelles, après le décès prématuré de son père en 1891. Elle reçoit une formation de musicienne, elle lit et écrit de la poésie – sept de ses textes ont été mis en musique en 1913 par son ami bruxellois, le compositeur Auguste de Boeck². Elle publie en 1925 un livre passionné sur le poète Jules Laforgue, dans lequel on trouve déjà l'affection déclarée pour son objet d'étude qui restera une marque de fabrique dans son parcours ethnographique, mais aussi la puissance d'analyse et d'expression qui caractérise ses écrits. Puis elle part en voyage – Madagascar, l'Indochine –, publie à son retour des textes sur les danses cambodgiennes. Mais surtout elle revient à Paris avec l'envie d'en savoir plus sur le monde et de faire de cette curiosité un métier. Elle s'inscrit à l'Institut d'Ethnologie de l'université de Paris, qui vient d'être créé en 1925, et apprend le malais à l'École nationale des langues orientales vivantes – aujourd'hui l'Inalco. Elle mène sa première mission ethnologique professionnelle, financée par le ministère de l'Éducation nationale, en 1932, à l'âge de 42 ans : c'est la mission en Malaisie, qui l'amène en particulier dans l'État de Kelantan, au nord-est de la péninsule malaise, où elle séjourne 18 mois, et qui fait l'objet des textes de ce recueil.

Jeanne Cuisinier s'intéresse par la suite à d'autres sociétés du sud-est asiatique, étendant son domaine au Vietnam et à l'Indonésie, étudiant les danses, les traditions religieuses et consacrant également une partie de ses recherches aux questions féminines, qu'elle aborde déjà dans ses conférences sur la Malaisie. C'est d'ailleurs aussi le moment où le rôle des femmes dans la pratique professionnelle de l'ethnologie et des sciences sociales en général commence à se développer, et où les scientifiques elles-mêmes commencent à s'organiser à l'échelle internationale. Jeanne Cuisinier adhère ainsi dès 1930 à la Society of Woman Geographers fondée à Washington en 1925, dont elle restera membre jusqu'à sa mort.

Pendant la Seconde guerre mondiale, c'est à l'invitation de sa collègue et amie Germaine Tillion que Jeanne Cuisinier prête, à partir de la fin 1940, son concours à la résistance au sein du « réseau du musée de l'Homme ». Elle fournit une maison qui lui appartient pour loger un clandestin, prend ailleurs une location à son nom pour abriter des personnes recherchées, joue le rôle de « boîte aux lettres » pour le réseau de renseignement « Manipule », et recueille des informations. Jeanne Cuisinier échappe de peu à une arrestation

2. On peut les entendre, par exemple, dans une interprétation de Nina Stemme, enregistrée en 2004 et disponible en ligne.

en 1942, après celle de Germaine Tillion qui fut déportée à Ravensbrück³. Mais elle continue aussi, pendant la guerre, à enseigner l'ethnologie de l'Indochine à l'école coloniale et à la Sorbonne. Après la guerre, elle poursuit ses recherches et publications, donne des cours à l'École pratique des hautes études, enseigne quelque temps en Indonésie, à Yogyakarta. Jeanne Cuisinier est décédée à Paris en 1964.

LA MALAISIE VUE DE FRANCE

On ne peut pas dire qu'il existe en France, au début des années 1930, quand Jeanne Cuisinier s'apprête à y faire son premier terrain d'ethnologue, une image claire de la Malaisie, au-delà de quelques clichés et d'une certaine attraction pour l'exotisme de ce pays, qu'on appelle encore le plus souvent « Malacca » pour désigner l'ensemble de la péninsule. C'est alors, vu de Paris, un protectorat britannique assez peu connu de la population hexagonale et avec lequel les relations ne sont, en apparence, guère fournies. Le prix Goncourt a néanmoins été attribué en 1930 à l'ancien planteur d'hévéas Henri Fauconnier, pour son splendide roman « Malaisie », exploration philosophique et hautement personnelle de la culture malaise⁴. Il y aura encore en 1935 un roman de Francis de Croisset, « La dame de Malacca », aventure amoureuse d'une Européenne avec un sultan malais, dont Marc Allégret tirera en 1937 un film à succès. Et Pierre Boulle, employé de la grande plantation franco-belge Socfin en Malaisie dans les années 1930, publiera après la guerre ses romans, dont plusieurs sont directement inspirés de son expérience dans la péninsule⁵.

C'est donc dans ce contexte d'une image floue et fantasmée de la Malaisie aux yeux du public français que Jeanne Cuisinier y séjourne en 1932-1933, armée, elle, d'une très bonne connaissance de la langue. Elle voyage beaucoup dans le pays et fréquente toutes les classes de la société, depuis les familles des Sultans qui règnent sur les différents États de la péninsule, auxquels son statut de chercheuse européenne donne accès, jusqu'aux paysans ou aux pêcheurs malais et siamois, et aux populations aborigènes habitant les zones reculées de

3. Témoignage de Jeanne Cuisinier recueilli le 29 novembre 1961, dans le cadre du travail réalisé par le Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale (document numérisé, consultable dans les archives de ce comité sur le site internet des Archives nationales).

4. Réédité récemment par les Éditions du Pacifique.

5. En dehors de ses deux romans les plus célèbres, *Le pont de la rivière Kwai* (1952) et *La planète des singes* (1963), dont il a puisé des éléments d'inspiration et de décor dans son expérience malaise, Pierre Boulle a écrit d'autres récits, moins connus, dont l'action se déroule en Malaisie même : *Le sacrilège malais* (1951), *L'épreuve des hommes blancs* (1955), *Les voies du salut* (1958) et *Le malheur des uns* (1990).

montagne. Elle acquiert, y compris sur ses propres deniers⁶, plusieurs centaines d'objets pour le musée d'Ethnographie du Trocadéro, aujourd'hui conservés dans les collections du musée du Quai Branly – Jacques Chirac⁷. Elle prend des photographies et des enregistrements sonores, avec les moyens de l'époque – plaques de verre et disques à gravure directe, qui lui donnent toujours beaucoup de fil à retordre sur le terrain, comme en témoignent ses notes de recherche⁸. Ses enregistrements sonores n'ont malheureusement pas été retrouvés, en dehors de trois plages conservées sur un disque 78 tours gravé dans les années 1950⁹. Jeanne Cuisinier, à la suite de cette première expérience d'ethnologue, a publié en 1936 puis en 1957 deux livres présentant les résultats de ses recherches en Malaisie¹⁰, ainsi que plusieurs articles, mais elle n'a plus consacré de mission de terrain à la péninsule malaise. On constate cependant, en lisant ses notes de recherche, qu'elle a gardé jusqu'aux années 1950, lorsqu'elle enseignait en Indonésie, un souvenir ému et attendri de ses amis de Kelantan, auxquels elle fait alors souvent référence. En tout état de cause, ses recherches, ses publications, ses photographies et enregistrements, et la collection d'objets qu'elle a constituée forment une contribution importante à la connaissance de la Malaisie en France.

DIFFUSER LA CONNAISSANCE

À son retour de Malaisie, Jeanne Cuisinier partage le résultat de ses recherches en organisant une exposition au musée d'Ethnographie du Trocadéro, et en donnant plusieurs conférences, d'abord à Londres en 1934, notamment devant la prestigieuse *Royal Asiatic Society*, puis entre 1935 et 1938, à la radio, à destination du grand public français.

6. Nécrologie de Jeanne Cuisinier dans FAUBLÉE, 1964.

7. On peut consulter ces collections, entièrement photographiées, en ligne sur <http://collections.quaibrantly.fr/> en faisant une recherche sur le mot-clé « Cuisinier », puis en restreignant les résultats à la Malaisie.

8. PERRET, 1999.

9. Les trois enregistrements qui nous restent peuvent être entendus sur le site internet des Archives sonores CNRS – musée de l'Homme (MNHN), gérées par le Centre de recherche en ethnomusicologie (LESC-CREM, CNRS – université de Paris Nanterre) : Chœurs et tubes pilonnants [3 chants]. Enregistrements sonores : Jeanne Cuisinier, 1932, Malaisie (Perak ; Kelantan). Extraits du disque : Nouvelle-Calédonie (1939) / Malaisie (1932) , 1950, Éditions du musée de l'Homme, Paris. Numérisé par le musée d'Ethnographie de Genève. Consultation publique : https://archives.crem-cnrs.fr/archives/collections/CNRSMH_E_1950_014_001/ (consulté le 28/01/2023).

10. CUISINIER, 1936 & 1957.

Lorsque Jeanne Cuisinier donne sa première « radio-conférence », en 1935, la radiodiffusion à destination du grand public a seulement 13 ans d'existence en France, mais elle est en train de se développer rapidement. Le nombre de récepteurs dans les foyers français passe de un à trois millions entre 1932 et 1936. Dit autrement, on estime que le nombre de Français ayant accès à un poste de radio passe de 10 % en 1932 à 45 % en 1939¹¹. Radio Paris-PTT, sur l'antenne de laquelle elle s'exprime, est l'une des grandes stations publiques françaises. La grille de programme de ces stations est exigeante, visant à diffuser la connaissance et à éduquer la population. Certains pensent d'ailleurs que ces choix de programmation ambitieux ne sont pas étrangers à la progression rapide des autres stations, et en particulier des postes privés comme Radio Luxembourg, qui vient d'être créée... Quoi qu'il en soit, les radio-conférences de vulgarisation scientifique se succèdent à l'antenne, et les chercheurs du musée d'Ethnographie, dont fait alors partie Jeanne Cuisinier, y contribuent régulièrement en venant au micro. Les enregistrements de l'époque n'ont pas été conservés, mais nous disposons cependant des tapuscrits que Jeanne Cuisinier a lus au micro.

Les radio-conférences données par le personnel scientifique du musée d'Ethnographie¹² commencent donc en 1935, à raison d'une à deux conférences de quinze minutes chaque mois. Jeanne Cuisinier est bien entourée et l'on trouve parmi ces premiers conférenciers d'autres chercheurs célèbres comme Paul Rivet (qui a, en 1928, relancé le musée d'Ethnographie), Georges Henri Rivière (qui conçoit, en 1937, le musée des Arts et Traditions populaires), Marcel Griaule (spécialiste du peuple dogon) ou Paul-Émile Victor (qui parle du Groenland). Sur la soixantaine d'ethnologues qui se relaient au micro pour prononcer 126 conférences entre 1935 et 1939, on compte une quinzaine de femmes. Jeanne Cuisinier est de loin la plus assidue de tous, avec à son actif six émissions sur la Malaisie et deux sur l'Indochine.

Sur un ton enjoué et léger, et l'air de ne pas y toucher, elle offre aux auditeurs, dans ces conférences, à la fois une approche bienveillante et intime des différentes cultures de la Malaisie mais aussi de belles leçons de méthode, en mêlant dans ses récits tant les résultats de ses observations que son cheminement de scientifique pour y parvenir. Pédagogue, elle soulève, ici et là, des questions d'apparence un peu naïve, ouvrant les auditeurs à une réflexion qui dépasse l'objet dont elle traite – par exemple lorsqu'en introduisant les caractéristiques de la cuisine malaise, elle se demande si c'est « le degré de civilisation d'un peuple qui détermine la qualité de sa cuisine, ou bien, la qualité de sa cuisine qui entraîne le développement de la civilisation », ou encore lorsque, décrivant les

11. MÉADEL, 1991.

12. Devenu musée de l'Homme en 1937.

formes de la politesse malaise, elle s'interroge sur la question de savoir si l'égalité « humaine », qu'elle croit déceler entre le Sultan et ses sujets en Malaisie, n'a pas plus de valeur que l'égalité « verbale » entre dirigeants et gens du peuple qui semble compter davantage pour les Européens...

Elle assume aussi une sorte d'opportunisme méthodique, expliquant par exemple dans sa conférence de Londres, plus sérieuse et plus touffue que ses causeries à la radio, qu'elle part sur le terrain avec des objectifs définis à l'avance mais reste toute prête à suivre d'autres pistes qui s'imposeraient à elle par la force des faits – manière de lutter contre ses propres présupposés, en se laissant surprendre par l'inattendu et par ce qui ne cadre pas avec la théorie préétablie. Et précisément, ce qui peut passer pour faiblesse en termes de contenu théorique, et qui a parfois suscité un peu de dédain chez certains de ses confrères¹³, donne finalement à l'ethnographie plus descriptive de Jeanne Cuisinier une valeur durable, plus durable peut-être que des travaux qui ont davantage cherché à asseoir des hypothèses conceptuelles¹⁴. Car il ne faudrait pas non plus penser, à la lecture de ces conférences de vulgarisation, qu'elle manquait d'ambition : au contraire, par exemple, dans ses travaux sur la Malaisie comme plus tard sur les autres sociétés qu'elle a étudiées, ses efforts pour retrouver et isoler, dans les pratiques culturelles, l'influence rémanente des grandes civilisations qui se sont succédées en Asie du Sud-Est sont remarquables et parfois audacieux. Son analyse de la magie malaise, présentée dans sa conférence de Londres en 1934, et dans laquelle elle va à la recherche des origines à la fois hindoues et arabes de ces pratiques magiques, témoigne d'ailleurs de cette ambition. Mais c'est probablement dans son ouvrage *Sumangat, l'âme et son culte en Indochine et en Indonésie*¹⁵ qu'elle dévoile le plus ce volontarisme intellectuel, cherchant à mettre en évidence des communs dans la relation à la vie et à la mort entre les différentes cultures du sud-est asiatique, dans un texte très riche et stimulant, souvent abstrait et spéculatif, à l'opposé de l'image d'un scribe se contentant de décrire avec application les phénomènes observés.

Jeanne Cuisinier est honnête et n'aime pas enjoliver. Elle donne de son métier une image dépouillée de tout romantisme, largement démystifiée. Loin des récits d'aventures exotiques, elle se met en scène confrontée au plus féroce des animaux de la jungle : le moustique (pas le tigre). Dans son livre remarquable sur le poète Jules Laforgue, en décrivant l'attitude de ce jeune

13. Voir par exemple la nécrologie de Jeanne Cuisinier, publiée dans FILLOZAT, 1966.

14. On pourrait y voir une distinction entre ethnographie et ethnologie, c'est-à-dire entre une approche fondée sur la collecte et la description, d'une part, et une approche qui rechercherait davantage à dégager des relations de causalité et des théories générales, d'autre part. Mais Jeanne Cuisinier ne donne pas le sentiment de faire elle-même cette distinction dans ses choix de méthode.

15. CUISINIER, 1951.

homme, très pauvre, soudain plongé dans les splendeurs de la cour de Prusse où il est lecteur de français de l'impératrice, Jeanne Cuisinier écrit : « La griserie se dissipe rapidement chez ceux qui ont le besoin d'analyse. » – et ce faisant elle se dépeint sans doute un peu elle-même. Elle est poète, et bonne conteuse, pourtant. Mais elle fait plutôt le choix de l'élucidation et de la clarté. Avec le même amour de la culture locale, imbu de la même empathie profonde et sincère pour le peuple malais, Henri Fauconnier fait dans son roman de 1930 une longue pièce en prose, pleine de sensations brutes, de secrets et de mystères, jusqu'à donner aux lecteurs français à lire des pantuns (forme traditionnelle de poésie locale) en langue malaise, refusant à son éditeur qu'ils soient traduits en français. Jeanne Cuisinier choisit, elle, de disséquer, d'analyser, de clarifier et de divulguer, même, les secrets des sorciers malais. La science l'a emporté chez elle sur la poésie.

AIMER, C'EST COMPRENDRE MIEUX

Mais Jeanne Cuisinier ne craint pas non plus l'excès d'empathie avec ceux qu'elle étudie. Elle accorde au contraire à cette proximité une grande valeur heuristique. L'ethnologue dit ainsi, parlant de la population de Malaisie : « je la connais d'autant mieux que j'ai fini par l'aimer beaucoup¹⁶ », formule lapidaire qui traduit bien son approche. Il faut bien sûr conserver une certaine distance avec ses sujets d'étude, mais cette distanciation est plutôt *de facto* une donnée de départ pour l'ethnologue : son statut d'Européenne met d'emblée Jeanne Cuisinier à part, aux yeux des enfants qui s'enfuient en la voyant arriver, ou aux yeux des danseurs ou des guérisseurs qu'elle voudrait interroger et qui se dérobent, longtemps, avant qu'elle ne parvienne à établir la confiance. Elle consacre donc un effort conscient à nouer des liens étroits et profondément humains avec ceux qu'elle observe. Ainsi, lorsqu'elle présente ses recherches sur les Aborigènes de la péninsule malaise, elle n'intitule pas sa conférence « Ce que j'ai appris sur les Sakai », mais bien « Comment j'ai fait amitié avec les Sakai », comme si, dans son esprit, l'amitié était l'objectif principal, et que la connaissance ne constituait qu'un sous-produit de cette intimité. D'ailleurs, si elle se décrit plusieurs fois en train de faire le travail nécessaire et parfois patient pour produire cette relation d'amitié, sa conférence sur les Aborigènes commence au contraire par le récit presque cinématographique de l'ascension d'une pente raide et glissante qui suffira pour créer, sans effort et sans intentionnalité, une amitié scellée par le seul contact de ses mains avec celles du chef de village qui lui prête assistance dans la montée.

16. Radio-conférence sur les formes de la politesse en Malaisie.

L'empathie, qui est donc au centre de la méthode de Jeanne Cuisinier, et pas seulement de sa vocation pour l'ethnologie, ne se transforme pour autant pas en commisération ni en idéalisation. L'ethnologue a parfois la dent dure et l'ironie acerbe à l'égard de ceux qu'elle observe. Et puis elle alerte aussi les auditeurs de Radio Paris-PTT sur la nécessité de demeurer conscient de ses propres biais de perception, y compris quand ceux-ci conduisent à idéaliser l'objet d'étude : ainsi des ustensiles de cuisine malais, auxquels le point de vue européen attribue beauté, romantisme et intérêt du fait de leur exotisme, mais que les cuisinières malaises préféreraient, elles, remplacer par des appareils européens plus modernes.

UNE PÉDAGOGUE FACE AUX PRÉJUGÉS

L'ambition de Jeanne Cuisinier, dans ses conférences destinées au grand public, est clairement de bousculer les préjugés culturels dont elle sait qu'ils peuplent l'esprit des auditeurs, à une époque où supériorité de la « race européenne » et légitimité du colonialisme apparaissent comme des évidences à la grande majorité. Elle utilise pour cela une pédagogie discrète, allant chercher le public à son point de départ et l'amenant progressivement à s'en éloigner, avec le souci de ne pas rompre avec lui, et donc de ne pas asséner à ces idées préconçues de réfutations trop brutales, qui aliéneraient l'auditoire. Elle se propose plutôt de fournir des outils permettant aux auditeurs de remettre eux-mêmes en question leurs propres préjugés. Elle procède souvent par simple allusion, destinée seulement à semer le doute dans l'esprit de l'auditeur. Elle dit ainsi, comme en passant, entre parenthèses, dans la première phrase de sa conférence sur les Aborigènes : « ceux qu'on appelle (à tort) les sauvages » ; elle continuera à utiliser le terme « sauvage » dans toute sa conférence, mais le sens en sera progressivement modifié à mesure qu'elle déroulera son histoire, largement consacrée dans le fond à montrer que c'est bien « à tort » que cette terminologie demeure en usage. Dans son *Jules Laforgue*, Jeanne Cuisinier citait ainsi André Gide : « l'influence ne crée rien, elle éveille ». C'est peut-être l'une des sources d'inspiration de sa méthode pédagogique.

ÉDITER JEANNE CUISINIER EN MALAISIE

Exhumés des archives du Muséum national d'histoire naturelle, héritier des documents du musée d'Ethnographie du Trocadéro et des archives personnelles de Jeanne Cuisinier, les textes qui suivent constituent une première édition en français, mais ils ne sont pas tout à fait inédits. D'abord, bien sûr, parce qu'ils ont été prononcés sous forme de conférences publiques dans les années 1930.

Mais aussi parce qu'ils ont été publiés en version anglaise en Malaisie, en 2019, sous le titre *What I Saw in Malaya*¹⁷ (titre tout simplement tiré des derniers mots de la conférence de Jeanne Cuisinier à Londres), puis en version malaise¹⁸ et en version chinoise¹⁹. Le fait que trois versions linguistiques puissent ainsi cohabiter harmonieusement sur le marché du livre en Malaisie témoigne d'ailleurs bien de la diversité culturelle du pays – chacun y parle plusieurs langues, mais chacun a aussi l'habitude de lire de préférence dans une langue en particulier.

Ayant découvert l'existence de ces radio-conférences en préparant une exposition sur le séjour de Jeanne Cuisinier au Kelantan²⁰, il me paraissait en effet très stimulant de les partager avec le public malaisien. L'objectif, en les publiant, était d'abord de contribuer à mettre en évidence la profondeur des liens anciens entre les deux pays. Ces liens sont largement ignorés de part et d'autre, en dépit d'une présence significative des Français dès le XIX^e siècle en Malaisie, alors colonie britannique²¹. Des Français ont, par exemple, investi très tôt dans l'agriculture et l'industrie minière, mais ce sont surtout les missionnaires catholiques – prêtres des Missions étrangères de Paris, Sœurs de l'Enfant Jésus et Frères de La Salle, qui y ont mené une action éducative pionnière et ont construit à travers le pays plus de cent écoles et lycées, y compris la toute première école de filles de Malaisie, dès 1852. Ces institutions d'enseignement sont encore presque toutes en activité aujourd'hui²². Jeanne Cuisinier n'a bien sûr rien à voir avec ces investisseurs et ces missionnaires, mais elle témoigne précisément d'une attention plus désintéressée, et moins liée au colonialisme ou au prosélytisme religieux, portée au XX^e siècle par l'ethnographie française à la Malaisie, qui mérite d'être davantage connue et mise en valeur.

Un second objectif poursuivi avec la publication de ces textes à Kuala Lumpur était de contribuer à ancrer un peu plus notre action diplomatique dans la culture et les échanges intellectuels, en ouvrant des thèmes de dialogue qui touchent à des sujets fondamentaux, et parfois très sensibles, pour les deux sociétés : les questions de l'identité ou des identités, du multiculturalisme,

17. CUISINIER, 2019.

18. CUISINIER, 2023a.

19. CUISINIER, 2023b.

20. Exposition inaugurée en 2018 au Festival de George Town (Penang), puis présentée à l'Alliance française de Kuala Lumpur, et à la bibliothèque publique de l'État de Kelantan. Version virtuelle (en langue anglaise) consultable en ligne : <https://my.ambafrance.org/Now-Online-Exhibition-on-Jeanne-Cuisinier>.

21. <https://my.ambafrance.org/Une-petite-histoire-des-Francais-en-Malaisie>

22. Voir les recherches menées par Hélène Ly-Batallan sur ce sujet : <https://my.ambafrance.org/The-Extraordinary-Story-of-French-Mission-schools-in-Malaysia>

des relations entre les différentes composantes culturelles et religieuses de la société²³, la question des relations entre l'islam et les traditions locales ou nationales – toutes ces questions intéressent la Malaisie comme la France, constituent des sujets de débat très actuels dans les deux pays, et par conséquent les échanges sur ces thématiques peuvent être sources de profit des deux côtés. Les textes de Jeanne Cuisinier ont l'avantage d'aborder ces sujets difficiles avec le recul du temps, avec une certaine légèreté, une grande bienveillance et cette feinte ingénuité que l'ethnographe affectionnait et qui favorise la réflexion et la discussion. Et pour ces mêmes raisons donc – faire mieux connaître les liens anciens entre France et Malaisie, et contribuer au dialogue sur des sujets difficiles qui intéressent les deux sociétés – la publication de ces textes en France revêt également beaucoup de sens.

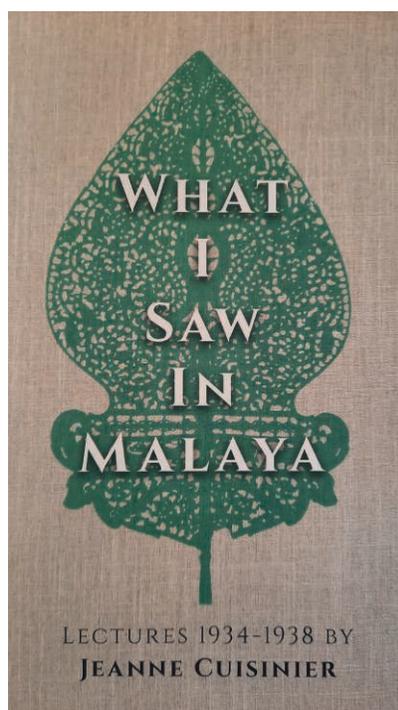


Figure 1. Page de couverture de *What I Saw in Malaya*, textes de Jeanne Cuisinier publiés en Malaisie, en traduction anglaise, en 2019

23. La Malaisie étant un pays éminemment divers quant à sa composition ethnique, majoritairement malaise, mais avec de fortes composantes chinoises, indiennes et diverses cultures aborigènes.

Lancé en novembre 2019 au Festival de littérature de George Town (Penang), publié par un éditeur malaisien dynamique et populaire²⁴, le petit livre en version anglaise *What I Saw in Malaya* est resté quelques semaines dans le classement des meilleures ventes de sa catégorie en Malaisie. Il a suscité de belles réactions – l’écrivaine malaisienne Chuah Guat Eng allant jusqu’à le qualifier, dans un article de presse, de « lecture vitale pour les Malaisiens ». Nous avons accompagné cette édition malaisienne d’une préface contenant un sérieux *caveat* sur les préjugés de l’époque, qui colorent forcément ces récits, et qui doivent être replacés dans leur contexte si l’on veut profiter de ce qu’apportent ces textes, et notamment, pour les lecteurs malaisiens, de l’effet de miroir consistant à voir leur culture dans le regard d’un observateur étranger, il y a près d’un siècle.

Jeanne Cuisinier avait certes fait une grande partie du chemin pour se débarrasser de l’idée de supériorité européenne et des préjugés coloniaux de son temps – effort collectif de nombreux ethnographes français de sa génération. Après-guerre, elle n’était peut-être pas devenue anti-colonialiste, mais elle était désormais révoltée et militante face aux violences et aux injustices coloniales. Elle était par exemple très attentive au sort de l’Indonésie après son indépendance en 1945 et très soucieuse de contribuer à son développement par l’éducation. Elle a également dénoncé les exactions coloniales françaises en Indochine, dans des textes très documentés, très politiquement lucides aussi et dénués de naïveté, caractéristiques de son souci constant de regarder les événements depuis le point de vue des populations locales²⁵. Il reste néanmoins, dans ses textes des années 1930, certaines formulations aujourd’hui perçues comme méprisantes, comme, par exemple, le terme français de « sauvage » ou le terme malais de « *sakai* » pour désigner les ethnies aborigènes de la péninsule malaise. Le mot « *sakai* » est considéré de nos jours comme offensant, peu ou prou équivalent de « sauvage » en français. Il a été remplacé en malais par d’autres formulations, comme par exemple « *orang asli* », c’est-à-dire « indigène », « aborigène » ou « autochtone » – elles-mêmes d’ailleurs légitimement sujettes à débat, tant il est difficile d’imaginer que des populations occupent un espace « depuis les origines », et tant l’antériorité de la présence de tel ou tel groupe humain est relative et nécessairement inscrite dans une histoire. On trouve ailleurs, dans ces textes de Jeanne Cuisinier, les notions de « race malaise » ou de « race brune », qui n’ont évidemment aucun sens ni aucune légitimité, mais restaient en cours dans les années 1930. Les lecteurs seront nécessairement confrontés à cette réalité intemporelle, et qui reste donc valable pour nous-mêmes, que l’observateur, même doté de la plus grande bienveillance et de la plus grande

24. Amir Muhammad, fondateur des éditions Mata Hari Books et Buku Fixi

25. CUISINIER, mars 1947 & août-septembre 1947.

ouverture d'esprit, ne peut se libérer entièrement des présupposés de son temps, et encore moins sans doute du vocabulaire de son époque.

C'est une aventure, que de partager ces pages anciennes avec les Malaisiens d'aujourd'hui, alors que les éléments de la culture traditionnelle qui y sont décrits sont pour certains largement effacés, et pour d'autres menacés de disparition. Mais heureusement, bien des éléments de la culture traditionnelle, et sans doute la majorité de ceux que Jeanne Cuisinier décrit, restent encore très vivants de nos jours, et le dialogue entre les pratiques de la Malaisie contemporaine et celles des années 1930, par le truchement d'une ethnographe française, est passionnant.

Les conférences qui suivent sont d'abord un plaisir de légèreté et de bonne humeur, qui cache avec une joyeuse pudeur un regard réellement pénétrant sur les multiples cultures de Malaisie. Et si Jeanne Cuisinier a aussi publié des livres très experts sur les danses magiques, le théâtre d'ombre ou le culte de l'âme, les textes réunis ici étaient destinés non pas prioritairement aux universitaires, mais bien au grand public. Cet effort de vulgarisation scientifique reste aujourd'hui suffisamment louable pour justifier à lui seul de redonner au public francophone l'accès, près d'un siècle après leur diffusion sur les ondes, à ces petits bijoux radiophoniques.

REMERCIEMENTS

Je remercie Hélène Ly-Batallan, qui a assuré la traduction anglaise et cosigné la préface de l'édition malaisienne de ces textes en 2019 ; Nicole Bensacq-Tixier, qui a exploré les archives du Muséum national d'histoire naturelle pour en tirer certains des textes qui composent ce livre ; Karine Batalla, qui a révisé l'édition anglaise ; les équipes du Museum national d'histoire naturelle, qui nous ont donné accès aux textes et permis de les publier, ainsi que celles du musée du Quai Branly – Jacques Chirac, pour les photos ; les équipes du Centre de recherche en ethnomusicologie (LESC-CREM, CNRS – université de Paris Nanterre) qui conservent les enregistrements sonores ; Henri Chamoux, ingénieur d'étude à l'École normale supérieure de Lyon, pour ses conseils sur les techniques d'enregistrement ; Amir Muhammad, éditeur, pour l'édition anglaise de 2019 (Mata Hari Books, Kuala Lumpur) ; Kiridaren Jayakumar, pour l'édition malaise de 2023 (The Biblio Press, Kuala Lumpur) ; Ma Bao Jing, pour l'édition chinoise de 2023 (Mentor Publishing, Kuala Lumpur) et bien sûr les équipes de l'ambassade de France en Malaisie.